

Elles n'étaient pas électrices : petite histoire authentique

Autor(en): **E.Gd.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **31 (1943)**

Heft 641

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-264890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cell Office, et de l'ardeur communicative qu'elle allait trouver presque immédiatement dans sa jeune collaboratrice, devenue la plus compétente des secrétaires, Anna Murselt !

C'est en effet, comme on l'a rappelé lors de cet anniversaire, à notre Conseil National des Femmes suisses qu'a été due la mise sur pied en 1923 de cet Office, dont le but était de développer pour les jeunes filles l'orientation professionnelle, encore à ses débuts chez nous, d'éveiller chez elles par des cours et des conférences la compréhension de leur métier, de défendre les intérêts de la femme dans ses diverses carrières et métiers, et d'étudier techniquement et scientifiquement, peut-on dire, la préparation et le fonctionnement de ces carrières et métiers. Tout cela, avec diplomatie, amabilité, souplesse, comme avec compétence spécialisée, savoir-faire et précision, M^{mes} Glättli et Murselt l'ont magnifiquement mis en œuvre depuis vingt ans, si bien que, lorsqu'on compare la différence dans la préparation aux carrières féminines entre 1923 et 1943, l'on réalise avec reconnaissance tout le chemin parcouru, et les possibilités qui s'ouvrent à l'Office de Zurich pour se consacrer maintenant à d'autres tâches — dont l'une des plus urgentes est sans contredit la défense de ce droit au travail de la femme que les circonstances actuelles menacent de façon si inquiétante, comme il n'est pas de semaine que nous n'ayons à le relever.

La publication prochaine d'une brochure d'annuaire nous étant annoncée, nous n'entrerons pas aujourd'hui dans plus de détails, nous réservant de revenir plus tard sur toute l'activité de l'Office des Professions féminines, sur les relations nombreuses et utiles nouées par lui avec nombre de groupements professionnels et techniques, avec l'Association suisse d'orientation professionnelle, comme avec l'Office fédéral du Travail et de l'Industrie; mais nous tenions à assurer dès aujourd'hui M^{mes} Glättli et Murselt de notre reconnaissance pour tout ce que notre journal a si souvent trouvé auprès d'elles : documentation abondante, informations utiles, toujours fournies avec amabilité et précision; comme aussi pour les services si fréquemment rendus à la cause des femmes. Et maintenant en route pour de nouvelles années de constants progrès, et de féconds succès !

E. Gd.

La question juive

Quelques mots sur le cours de week-end organisé par la Ligue internationale de Femmes pour la paix et la liberté — branche suisse — les 1^{er} et 2^e mai, à Baden.

La contribution des Juifs à la culture des peuples, tel était le sujet traité par la première conférencière, M^{me} E. Rotten, qui, dans un exposé remarquable, fit saisir à ses nombreux auditeurs ce que nous devons au peuple de l'Ancien Testament dont le génie religieux surpasse celui de tous les peuples. Le fait qu'il s'est placé sous la seule règle des commandements de Dieu est unique dans l'histoire du droit, et la conception de l'humanité en a été aussi fortement influencée que par l'hellénisme. Le droit naturel et le droit des gens établi par un Grotius, le droit canon, et la Déclaration de l'indépendance américaine se réfèrent tous à l'Ancien Testament. Au moyen âge, les Juifs ont beaucoup développé la science médicale: à partir du X^e siècle, lorsqu'en Espagne ils entrent en relation avec la culture arabe, ils deviennent les médecins les

plus fameux d'Europe. Au XIII^e commencent les persécutions, les Juifs refoulés dans les ghettos perdent le droit de cultiver la terre, on ne leur laisse que le commerce de vêtements et d'argent: ils deviennent alors les bailleurs de fonds des princes, et dans ces activités nouvelles, ils sont servis par leur esprit logique et calculateur. Si la Renaissance fait connaître à l'Occident le grec et le latin, elle le familiarise aussi avec l'hébreu. Quand apparaît Napoléon, il trouve le terrain préparé pour l'émancipation des Juifs. De leur côté Lessing, Goethe, les romantiques sont fortement influencés par la culture juive. Goethe a admiré dans Spinoza, qu'il considère comme un saint, sa passion de vérité; étant lui-même un lecteur assidu de la Bible, il a trouvé dans l'Ancien Testament une source inépuisable; son introduction du *Faust* dérive directement du livre de Job. En Angleterre, la Bible est le grand livre populaire; en France, ce sont des sujets bibliques qui inspirent Racine, et le grand Montaigne descend de deux grands-pères juifs. Enfin, parmi les Juifs modernes, nombreux sont les hommes éminents.

L'oratrice n'a pas caché les revers de la médaille, la critique souvent destructrice qui existe dans l'esprit juif, l'activité, l'énergie exagérées qui donnent l'impression d'arrivisme et qui favorisent l'antisémitisme. Mais, a conclu M^{me} Rotten, ce peuple qui ne se laisse pas arrêter réalise la victoire de l'esprit sur la matière, preuve en soit son histoire, preuve en soit le fait que malgré leur déracinement, les Juifs ont conservé leur caractère propre.

Le soir de ce premier jour, dans l'église protestante de Baden, le pasteur Lejeune parla de l'esprit de l'Ancien Testament avec son message du Dieu vivant que le Nouveau Testament nous confirme dans la personnalité du Christ. Puis le second jour, l'on entendit trois orateurs juifs qui produisirent une impression profonde.

Le grand rabbin bâlois Rotschild parla de l'exil qui date de l'an 70 et représente pour les Juifs une existence hors la loi pleine de persécutions. La souffrance leur a permis une concentration spirituelle et le cœur d'Israël n'a pas été atteint. Cet exil a toujours été considéré comme voulu de Dieu: «si nous sommes éloignés de notre sol, c'est

à cause de nos péchés. Notre peuple n'a plus de sol, mais il a un roi: le Dieu régna. Au cours des siècles, les centres d'hégémonie ont varié d'une région à l'autre: la Palestine et la Babylonie dans la période orientale; ensuite l'Espagne, l'Allemagne, la Pologne, la Hollande; mais toujours de nouvelles persécutions ont déplacé ces centres. La Révolution française avec ses principes de liberté, d'égalité et de fraternité aboutit à l'émancipation des Juifs par Napoléon; l'Allemagne, qui jusque-là n'avait jamais organisé de persécutions de principe, devient alors un centre d'hégémonie jusqu'au jour où elle aussi chasse les Juifs. Un nouveau centre s'est formé: l'Amérique avec 5 millions de Juifs. La Palestine qui en héberge un demi-million reste le centre de l'avant-garde. Retrouverons-nous Sion? Ce ne sera ni «par la force ni par la puissance, mais par mon esprit»; ainsi parle le Dieu d'Israël.

M^{me} Marg. de Bendemann rappela un mouvement mystique des Juifs d'Orient connu sous le nom de chasidisme et qui appartient à l'époque où la mystique chrétienne du Comte Zinzendorf pénétra l'Allemagne. Comme Zinzendorf, le Juif Bascharel sorti d'un ghetto oriental est rempli d'une piété profonde, d'un besoin brûlant du divin.

Les efforts pour obtenir l'indépendance politique du peuple juif furent exposés par le Dr. Zucker dans un travail sur le sionisme. Théodore Herzl, le fondateur de ce mouvement, estima après le procès Dreyfus qu'il serait vain de travailler à l'assimilation des Juifs et dans son «*Etat juif*» démontra que, dans leurs patries respectives, les Juifs sont toujours à nouveau considérés comme des étrangers et expulsés comme tels. Souhaitant la création d'un territoire indépendant, en Argentine ou en Palestine, il convoqua le premier congrès sioniste à Bâle en 1897. A sa mort, Weitzmann reprit la direction du mouvement, qui aboutit en 1917 à la déclaration Balfour reconnaissant au peuple juif le droit à l'existence. La S. d. N. et le Congrès américain donnèrent leur assentiment à cette déclaration, et en 1922, l'Angleterre reçut le mandat sur la Palestine et élaborer une Constitution. Le sionisme a une tâche immense, car il s'agit de donner une orientation à ce peuple reconstitué, de renouveler son âme, d'intensifier son esprit national et de l'amener à une forme supérieure de vie.

Pour terminer, M^{me} Baumgarten de Salis (Bâle) parla de l'antisémitisme et des secours aux réfugiés, conférence suivie de discussion, à laquelle malheureusement il ne fut pas possible à notre collaboratrice d'assister.

A. de M.

(Libre traduction résumée d'après la Berna).

Elles n'étaient pas électriques...

Petite histoire authentique

...Non, elles n'étaient tout simplement qu'une quinzaine de femmes, pour la plupart entre cinquante et soixante ans, qui au soir d'une dure existence de labeur, bien souvent restées toutes seules pour gagner leur pain, travaillaient dans un petit atelier de fournitures techniques commandées par la Confédération.

Elles s'étaient initiées peu à peu à ce travail spécialisé, qu'elles n'auraient pas demandé mieux que de poursuivre des mois et des mois encore. Mais les crédits fédéraux faisant défaut, les dirigeantes pensèrent préférable de réserver le solde de la dernière commande pour les mois de l'hiver prochain, et puisqu'en été la vie est moins difficile, les soirées moins longues, certains légumes moins chers, les miettes de combustible point nécessaires, de chercher un travail temporaire pour toutes celles parmi elles qui ne pouvaient décidément répondre à l'appel de l'agriculture, ni aux demandes des maîtresses de maison. L'on annonçait justement le prochain fonctionnement du grand séchoir municipal de fruits et légumes: n'y aurait-il pas là au cours de l'été place pour quelques-unes, pour trier, préparer, peler, dénoyer, couper des haricots, des tomates, des carottes, des juliennes, des cerises, des prunes, des poires? puisque c'était là une de ces besognes féminines par excellence, vers laquelle on nous dirige volontiers...

Eh! bien non. La réponse catégorique fut qu'aucun personnel féminin n'était admis dans ces services. Que la station de séchage était dirigée par le personnel régulièrement employé par la Municipalité, aidé par des soldats démobilisés et momentanément sans emploi que l'on occupait, quelques mois durant, par rotation successive, et qui bénéficiaient ainsi d'allocations familiales...

Que la collectivité ait à se préoccuper de ce problème angoissant du sort d'hommes temporairement en congé, et qui souvent ont perdu leur place du fait de la mobilisation,

ce n'est pas dans ce journal que l'on dira le contraire, et rien n'est plus indiqué que de leur fournir du travail. Mais, en ces mois d'été, où de toutes parts l'on fait appel à la main-d'œuvre pour renforcer la tâche énorme des paysans, où l'on mobilise même la jeunesse des écoles, tant sont immenses les besoins... n'y aurait-il pas eu lieu, puisque l'on parle tant de «créations d'occasions de travail», de diriger ces hommes sans emploi vers les fenaisons, vers la cueillette des cerises, vers les moissons, les récoltes, toutes les récoltes, toute la ronde des travaux de la campagne? et de trouver dans ce grand séchoir municipal une petite place pour une quinzaine de femmes, qui si elles ne sont plus capables de lourdes besognes n'en courent et piquent pas moins tous les jours régulièrement, et huit heures durant, de dures et raides étoffes?... C'est pourquoi une seconde lettre partit à la destination directe cette fois-ci des autorités supérieures de la municipalité.

Et celles-ci à leur tour répondirent négativement. Qu'elles n'estimaient pas nécessaire de changer leur point de vue. Et que, selon leur avis, ce travail de trier, préparer, couper, dénoyer, peler des fruits et des légumes était trop fatiguant pour des femmes. D'où l'on peut déduire que lorsque des équipes bénévoles de féministes, de travailleuses sociales, d'intellectuelles disposées à donner un coup de main par solidarité, accomplissent cette besogne volontaire dans le séchoir dû à l'initiative privée que nous avons vu fonctionner ces deux dernières années, cela n'est ni surprenant ni pénible. Mais que, dès qu'il s'agit de travail payé, d'occasions de travail rémunérées, ce n'est plus la place des femmes. Un point, c'est tout.

...Non. Un point encore. Car les circonstances ont voulu que les démarches que nous rapportons eussent lieu dans les deux semaines exactement qui précèdent les élections des autorités municipales exécutives. Si elles avaient été électriques, nos ouvrières... Mais elles ne l'étaient pas. Tous et toutes vous avez compris.

E. Gd.

tout se passe en Suisse romande, chez des bourgeois d'un caractère défini, parmi lesquels s'agitent quelques étrangers. Ces derniers n'ont rien de surprenant. On les connaît. Leurs travers, leurs manies, leurs manières d'être se présentent dans les moindres détails, mais ils restent un peu en dehors de la vie et exercent sur elle une influence occulte. Ils l'enrichissent et la troublent; ils y ajoutent du poids de leur présence ou de leur absence, obligeant ceux qui ont pu se mesurer à eux de se poser la question dangereuse, mortelle peut-être, de leur raison d'être. Ces étrangers ne sont pas des gens assimilés, qu'on essaie d'imiter et qui vous corrompent par leur luxe; ceux, par exemple, que décrivait jadis M^{me} de Charrière dans ses *Lettres de Lausanne*. C'est moins et c'est plus. Leur présence rend sensible et augmente le désarroi où l'on est, alors qu'on ne croit plus à rien de ce qui a formé les habitudes parmi lesquelles on vit. Car nous sommes dans un monde aux mœurs réglées sur une foi défunte. Les règles morales comptent encore, du moins quant à l'existence extérieure. Leur raison d'être profonde n'est plus. Grand vide au cœur de ces vivants à demi-morts. Dans ce vide, les passions s'allument, la sensibilité s'exaspère... mais ce ne sont que des velléités. Sans qu'on sache pourquoi, la folie d'un jour rentre dans des cadres qu'elle aurait dû briser.

Une critique a remarqué l'extrême sensibilité qui se fait jour dans *Les Nuits sans fêtes*; il a comparé M^{me} Clarisse Francillon à M^{me} Colette. Une grande différence oppose

cependant ces deux tempéraments de femme: chez M^{me} Colette toutes les situations se résolvent dans un accord fait de tendresse sensuelle. Au contraire, chez M^{me} Francillon, le dernier mot est à une sorte de résignation au cours normal de l'existence. Les yeux restent secs dans le monde qu'elle habite alors même qu'aucun point fixe n'y règle la boussole. La raison doute, la pensée se décourage, les sentiments n'osent se déclarer. Dans le secret des vies, s'agitent des instincts à peine conscients dont on empêche le cours sans raison et qui se manifestent comme ils peuvent, quand on n'a plus la force de les retenir. Alors, malgré l'horreur éperdue que vous inspire une maison où l'on a appris à douter de son mari, on lui dira: «Non, restons, il faut être raisonnable». Ou bien, parce qu'une vague de jalousie vous a remué le cœur brusquement, à ce fiancé qui nous ennuie et qu'on allait plaquer, on dit: «Nous nous marierons avant la fin de l'année, Georges». Et à celle qui a dit cela, «il lui sembla qu'elle devenait une très, très vieille femme». Il faut passer en revue la fin de toutes ces nouvelles pour sentir l'étrange sécheresse que cache tant de désarroi. Voici un bouquet fané jeté dans un coin, symbole de «celle qu'on n'est plus». Voici une fille abandonnée par le mirage d'amour qui enchantait son cœur solitaire, écrivant de son doigt «Gloire à Dieu» sur une vitre couverte de buée, car elle va sa consoler de ses déboires secrets, grâce à la secte distinguée des *Centuries du Christ*. Voici un homme et une femme qui se sont rapprochés avec passion, chacun pour tirer de l'autre

les renseignements qu'exige une jalousie secrète et qui, devant le néant de ce qu'ils peuvent s'apprendre, n'ont plus rien à se dire...

A première vue, les évocations bretonnes de M^{me} Jeanne Unsworth sont fort différentes des esquisses dont nous venons de parler. Et pourtant, ces paysans, ces pêcheurs, ces bergers, ce fou illuminé, cette humble servante, — tous vivant d'un dur labeur que rien ne vient éclairer sauf quelques superstitions mystiques, — sont eux aussi la proie du désordre. Un désordre qui n'est pas le propre de notre temps. Un désordre curieux, qui entre dans le monde avec certains êtres dont on ne sait si ce sont des hommes ou des envoyés du Malin. Peut-être aussi avec l'alcool. Car, grâce à l'alcool, l'homme échappe au servage de la peine quotidienne. Et il y a aussi la mer qui appelle ceux qui ont peur de se sentir liés par un devoir régulier. Il y a partout la nature et l'infini d'un ciel et d'une mer de solitude intérieure. Où trouver le point d'appui qui nous aiderait à soulever le monde? Qui nous dira ce qu'il faut faire? Qu'est-ce que la mort? Qu'est-ce que la vie éternelle? A ces questions, le vieux Job Merivan sent son impuissance. Il ne peut croire qu'il lui soit donné de vaincre la mort. Alors, au lieu de travailler, il se saoule. Et, en secret, pour échapper à sa femme qui gronde sans trêve — en sorte qu'il l'a surnommée la Gueularde —, il se contruit, au bord de la route, sur un champ communal, une petite maison. Un copain en a fait les murs, un autre la char-

penne, un autre a posé les ardoises: «Tous les trois, ils aimaient le vieux Job. C'était un bon vieux fou. L'eau-de-vie de pomme lui avait chaviré l'esprit... Il allait vivre et mourir en paix. La Gueularde ne lui fermerait pas les yeux».

Mais la vieille avare a trouvé son maître. Maintenant que le fils est parti après avoir engrossé la servante, maintenant que le vieux n'est plus bon à rien, elle a pris un ouvrier. Un aventurier. Il a été marin, il a navigué sur toutes les mers; il a connu tant de plaisirs, de souffrances et de désespoirs qu'il ne croit plus à rien, ni à Dieu le Père, ni à son Fils, ni au Saint-Esprit. Quand Job l'a vu entrer, il a quitté la ferme pour n'y plus revenir et gagné sa cabane. Longtemps ne se passe pas sans que le nouveau venu ait tourné la tête à la vieille Melan Mérvan. On fait la fête chez elle. On boit, on se réjouit; tous les soirs c'est la bacchanale. Le fils revient, rappelé par son parrain effrayé de ce qui se passe à la ferme. Mais plus rien ne subsiste de l'aisance passée. La maison est en ruines; là où se trouvaient naguère prairies et troupeaux, un hôtel s'est élevé. Toutes les terres ont été vendues. Pierre Mérvan le jeune est étourdi par le choc. Mais tout n'est pas perdu. Il rencontre la servante avec son petit enfant. Il les reconnaît... Elle ne le voit même pas. Elle avance souriant au ciel, à la terre, à son fils, car une seule certitude habite son cœur, c'est que son enfant fera de grandes choses. Sur les misères de la terre et la tempête de l'Océan brille encore cet espoir.

MATURITÉS
BACC. POLY.
LANGUES MODERNES
COMMERCES
ADMINISTRATION

33 professeurs
méthode éprouvée
programmes
individuels
gain de temps

École LEMANIA
LAUSANNE